Stefan Zweig

La Peur

modigliani

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Amedeo Modigliani (1884-1920), *Femme à la cravate noire* (1917), collection privée.

Stefan Zweig (1881-1942)

La Peur

LORSQUE IRÈNE, sortant de l'appartement de son amant, descendit l'escalier, de nouveau une peur subite et irraisonnée s'empara d'elle. Une toupie noire tournoya devant ses yeux, ses genoux s'ankylosèrent et elle fut obligée de vite se cramponner à la rampe pour ne pas tomber brusquement la tête en avant.

Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait cette dangereuse visite et ce frisson soudain ne lui était pas inconnu ; toujours, en repartant, malgré sa résistance intérieure, elle succombait sans raison à ces accès de peur ridicule et insensée.

Pour venir au rendez-vous, la chose était infiniment plus facile. Après avoir fait stopper la voiture au coin de la rue, elle franchissait avec rapidité et sans lever la tête les quelques pas qui la séparaient de la porte cochère et montait précipitamment les marches ; cette première crainte où il y avait aussi de l'impatience se fondait dans la chaude étreinte de l'accueil. Mais plus tard, quand elle s'en retournait chez elle, un nouveau frisson mystérieux la parcourait auquel se mêlaient confusément le remords de sa faute et la folle crainte que dans la rue n'importe qui pût lire sur son visage d'où elle venait et répondre à son trouble par un sourire insolent. Déjà les dernières minutes auprès de son amant étaient empoisonnées par l'appréhension de ce qui l'attendait. Quand elle était prête à s'en aller ses mains tremblaient de nervosité, elle n'écoutait plus que distraitement ce qu'il lui disait et repoussait hâtivement ses effusions. Partir, tout en elle ne voulait que partir, quitter cet appartement, cette maison, sortir de cette aventure pour rentrer dans son paisible monde bourgeois. Puis venaient les ultimes paroles qui cherchaient en vain à la calmer, et que, dans son agitation, elle n'entendait plus. Et c'était enfin cette seconde où elle écoutait derrière la porte, pour savoir si personne ne montait ou ne descendait l'escalier. Dehors l'attendait déjà la peur, impatiente de l'empoigner et qui lui comprimait si impérieusement le cœur que dès les premières marches elle était essoufflée.

Elle resta ainsi les yeux fermés pendant une minute, respirant avidement la fraîcheur crépusculaire qui flottait dans l'escalier. Soudain, à un étage supérieur, une porte claqua : effrayée, elle se ressaisit et descendit vivement, tout en ramenant contre son visage d'un geste machinal l'épaisse voilette qui le couvrait. Maintenant, il y avait encore un moment terrible, il s'agissait de sortir d'une demeure étrangère et de gagner la rue ; elle baissa la tête comme un *sportsman* qui prend son élan pour sauter et fonça subitement vers la porte cochère entr'ouverte.

Elle heurta une femme qui semblait justement vouloir entrer.

« Pardon », fit-elle, troublée, en même temps qu'elle s'efforçait de passer. Mais la personne lui barra la porte de toute sa largeur et la dévisageant avec colère et mépris s'écria d'une voix dure et sans retenue :

— Je vous y attrape enfin. Bien entendu, c'est une honnête femme, une soi-disant honnête femme ! Elle n'a pas assez de son mari, de son argent et de tout ce qu'elle a, il faut encore qu'elle débauche l'ami d'une pauvre fille...

— Pour l'amour de Dieu... Qu'avez-vous ?... Vous vous trompez !... balbutia Irène, tout en tentant avec maladresse de s'échapper ; mais de son corps massif la fille boucha de plus belle l'entrée et cria d'une voix perçante :

— Non, je ne me trompe pas... Je vous connais... Vous venez de chez Édouard, mon ami... Maintenant que je vous y ai enfin prise, je sais pourquoi il a si peu de temps à me consacrer ces derniers jours... C'est à cause de vous... Espèce de... !

— Pour l'amour de Dieu, interrompit Irène d'une voix blanche, ne criez pas comme cela, et involontairement elle recula sous le portail.

La femme la regarda, goguenarde : cette peur qui la faisait vaciller, et cette détresse manifeste semblaient l'amuser et elle se mit à examiner sa victime avec un sourire railleur, empreint de satisfaction. Sa voix s'épanouit, devint presque joviale.

— Voilà donc comme elles sont, les femmes mariées, les belles dames distinguées, quand elles nous volent nos hommes ! Elles portent une voilette, une épaisse voilette pour pouvoir, après, jouer à l'honnête femme…

— Quoi ?… Que me voulez-vous ?… Je ne vous connais pas… Il faut que je m'en aille…

— Vous en aller… oui… chez monsieur votre mari, dans un appartement bien chauffé, pour y poser à la grande dame et se faire déshabiller par des domestiques… Ce qu'on fait, nous autres, si on crève de faim ou pas, vous vous en fichez, hein… Ces honnêtes femmes, ça chipe la seule chose qui nous reste…

Irène s'efforça de se ressaisir, et, obéissant à une vague inspiration, plongea dans son sac et y prit tout l'argent qui lui tomba sous la main. « Tenez, voici… Mais à présent laissez-moi… Je ne reviendrai plus jamais… Je vous le jure. »

Le regard mauvais, la femme empoigna l'argent. « Garce », murmura-t-elle. Irène frémit sous cette insulte, mais voyant que l'autre lui laissait le passage libre, elle se précipita dehors, comme on se jette du haut d'une tour pour se suicider. Elle sentait, en courant, les visages glisser à ses côtés comme des masques grimaçants ; elle atteignit péniblement une voiture arrêtée au coin de la rue. Elle se jeta sur les coussins, comme une masse, puis tout en elle devint immobile et rigide ; lorsque au bout d'un certain temps le chauffeur, étonné, demanda à cette singulière cliente où elle voulait aller, elle le regarda comme ahurie, jusqu'à ce que son cerveau engourdi eût enfin saisi ses paroles. « À la Gare du Sud », lança-t-elle hâtivement ; et soudain, l'idée lui venant que la personne pourrait la suivre : « Vite, vite, dépêchez-vous ! »

C'est seulement alors que la voiture filait qu'elle sentit combien cette rencontre l'avait touchée. Elle joignit ses mains qui pendaient le long de son corps, rigides et glacées comme des choses mortes. Soudain elle se mit à trembler si fort qu'elle en était toute secouée. Une saveur amère lui monta à la gorge, elle éprouva une espèce de nausée, en même temps qu'une fureur aveugle, insensée, lui convulsait la poitrine. Elle eût voulu hurler ou donner des coups de poing pour se délivrer de l'horreur de ce souvenir, enfoncé dans son cerveau comme un hameçon, pour ne plus voir devant elle ce visage méchant avec son rire goguenard, cette bouche malodorante et pleine de haine qui lui avait craché en pleine figure des paroles si infâmes, ce poing rouge dont la femme l'avait menacée. L'envie de vomir la serrait maintenant à la gorge d'autant plus que la voiture, roulant rapidement, la jetait à gauche et à droite ; elle était sur le point de dire au chauffeur de ralentir, lorsqu'elle pensa, qu'ayant donné à la femme presque tout l'argent que contenait son sac, elle n'avait peut-être pas assez pour le payer. Vite, elle lui fit signe d'arrêter, et, au nouvel étonnement du chauffeur, elle descendit brusquement. Par bonheur ce qui lui restait d'argent suffisait. Mais alors elle se vit seule dans un quartier étranger, au milieu d'un va-et-vient de gens affairés dont chaque geste et chaque regard lui causaient un mal physique. Et voici que ses genoux, comme ramollis par la peur, refusaient de la porter plus loin : il fallait pourtant qu'elle rentrât. Rassemblant ses forces, déployant une énergie surhumaine, elle se contraignit à avancer de rue en rue avec la même difficulté que si elle pataugeait dans un marais ou traversait un champ de neige. Enfin elle arriva devant chez elle et, maîtrisant sa nervosité pour ne pas éveiller l'attention, elle s'élança dans l'escalier.

À présent que la femme de chambre lui enlevait son manteau, qu'elle entendait son petit garçon jouer à côté avec sa sœur cadette et que son regard apaisé voyait partout des objets familiers, Irène reconquérait une apparence de calme, cependant que les vagues souterraines de l'émotion continuaient à battre douloureusement dans sa poitrine tendue. Elle ôta sa voilette, passa la main sur son visage avec le désir intense de paraître naturelle et entra dans la salle à manger où son mari lisait le journal devant la table mise pour dîner.

— Il est un peu tard, chère Irène, fit-il sur un ton de doux reproche.

Et se levant il déposa sur sa joue un baiser qui éveilla en elle une pénible sensation. Ils se mirent à table et il demanda avec indifférence, encore tout à son journal : « Où t'es-tu attardée ? »

— J'étais… chez… chez Amélie… elle avait des emplettes à faire… et je l'ai accompagnée, ajouta-t-elle déjà furieuse contre elle-même d'avoir si mal menti.

D'ordinaire elle s'armait d'un mensonge bien étudié et pouvant faire face à toutes les possibilités de contrôle, mais aujourd'hui la peur lui avait fait oublier de prendre ses dispositions, d'où cette improvisation malhabile. Si son mari téléphonait à l'amie pour se renseigner, comme dans la pièce de théâtre qu'ils avaient vue récemment ?

— Qu'as-tu donc ?... Tu me parais nerveuse... Pourquoi gardes-tu ton chapeau ? demanda son mari.

Elle tressaillit, se sentit de nouveau embarrassée et se précipita dans sa chambre pour l'enlever ; là elle se mira dans la glace jusqu'à ce qu'il lui semblât que son regard inquiet était redevenu calme et sûr. Puis elle rentra dans la salle à manger.

La bonne servit le dîner, et ce fut un soir comme tous les autres, peut-être un peu plus silencieux, un peu plus froid que d'habitude, un soir où la conversation fut terne, pauvre et souvent trébuchante. Les pensées d'Irène revenaient sans cesse en arrière et tressaillaient d'épouvante en parvenant à l'instant où elle était venue buter contre la femme sinistre ; pour se sentir en sécurité, elle levait la tête et son regard caressait les objets qui l'entouraient et dont chacun avait sa signification ou évoquait un souvenir particulier ; alors elle éprouvait un léger apaisement. Et le calme mouvement d'acier de la pendule à travers le silence imprégnait imperceptiblement son cœur de sa cadence régulière.

❧

Le lendemain, après le départ de son mari pour ses affaires et de ses enfants pour la promenade, lorsqu'elle fut enfin seule avec elle-même, l'affreuse rencontre, à la lumière d'un clair matin et de la réflexion, perdit beaucoup de son importance. Irène se souvint d'abord que sa voilette était très épaisse et que par conséquent il avait été impossible à cette femme de distinguer exactement ses traits. Posément, elle pesa toutes les mesures préventives. En aucun cas elle ne retournerait chez son amant – écartant ainsi la possibilité d'une agression nouvelle. Il ne restait donc que le danger d'une rencontre fortuite, bien invraisemblable, puisqu'elle s'était enfuie en voiture et que la femme ne pouvait l'avoir suivie. Elle ne connaissait ni son nom ni son adresse, et il n'était pas à craindre qu'elle la reconnût après l'avoir vue d'une façon aussi vague. D'ailleurs, même dans le cas contraire, Irène était prête. Comme elle ne serait plus prise dans l'étau de la peur, elle pourrait avoir une attitude calme : elle nierait tout, soutiendrait froidement qu'il s'agit d'une erreur, et comme il n'existait aucune preuve de sa vite elle accuserait éventuellement la femme de chantage. Ce n'était pas en vain qu'Irène était l'épouse d'un des avocats les plus éminents de la ville ; elle savait que le chantage ne peut être étouffé que dans le germe et par le plus grand sang-froid ; toute hésitation, toute apparence d'inquiétude de la part de la victime ne pouvant qu'accroître l'audace de l'adversaire.

Sa première mesure de défense fut une lettre brève à son amant, annonçant qu'elle ne pourrait venir à l'heure convenue le lendemain ni les jours suivants. Son orgueil était blessé par cette découverte pénible qu'elle avait succédé dans les bras de son amant à une femme d'aussi basse catégorie ; pesant ses mots avec haine, elle jouissait de la froideur avec laquelle elle faisait désormais dépendre leurs relations de son bon plaisir.

Elle avait connu ce jeune homme, pianiste réputé, à une soirée et était bientôt devenue sa maîtresse, sans vraiment le vouloir et presque sans le comprendre. Son sang n'avait pas appelé celui de l'autre ; rien de sensuel et presque rien de psychique ne l'avait liée à lui, elle s'était abandonnée sans besoin, sans grand désir, par une certaine paresse de volonté et par une sorte de curiosité inquiète. Rien en elle, ni son sang complètement apaisé par le bonheur conjugal, ni le sentiment, si fréquent chez la femme mariée, de mener une vie intellectuelle rabougrie, ne la poussait à prendre un amant. Blottie paresseusement dans la tranquillité d'une existence bourgeoise et confortable, elle était tout à fait heureuse aux côtés d'un mari fortuné, qui lui était intellectuellement supérieur, et de leurs deux enfants. Mais il est une mollesse de l'atmosphère qui rend plus sensuel que l'orage ou la tempête, une modération du bonheur plus énervante que le malheur. La satiété irrite autant que la faim, et la sécurité, l'absence de danger dans sa vie éveillait chez Irène la curiosité de l'aventure.

Lorsque le jeune artiste entra dans son monde bourgeois où les hommes, d'ordinaire, rendaient hommage à la jolie femme qu'elle était en lui servant de fades plaisanteries et en lui faisant une cour respectueuse, sans véritablement la désirer, elle se sentit, pour la première fois depuis son adolescence, frémir au plus profond d'elle-même. Rien d'autre en lui, peut-être, ne l'avait attirée qu'une ombre de tristesse flottant sur son visage un peu trop régulier. Dans cette mélancolie, étrangère aux gens rassasiés qui l'entouraient, elle avait cru voir un monde supérieur et, involontairement, elle s'était penchée au-dessus de sa vie quotidienne pour le contempler. Un mot d'éloge, prononcé sans doute avec plus d'ardeur qu'il n'eût été convenable, fit lever la tête de l'artiste vers son admiratrice. Et ce premier regard, déjà, empoigna Irène. Un frisson de peur et de volupté la parcourut ; une conversation, où tout lui semblait illuminé et chauffé à blanc par des flammes souterraines, occupa et excita ensuite sa curiosité déjà éveillée au point qu'elle ne chercha pas à éviter une nouvelle rencontre à un concert public. Ils se revirent souvent, et bientôt ce ne fut plus l'effet du hasard. Fière de tellement intéresser un véritable artiste, de le comprendre et de le conseiller, comme il l'en assurait sans cesse, elle céda étourdiment quelques semaines plus tard au désir qu'il lui exprima de jouer sa nouvelle œuvre chez lui, pour elle, pour elle seule. Promesse peut-être à demi sincère, mais bientôt noyée sous les baisers et finalement oubliée dans l'abandon surpris d'Irène. Le premier sentiment de celle-ci fut l'effroi devant la tournure sensuelle inattendue qu'avaient prise leurs rapports : le charme de leurs relations était brusquement rompu, et le chatouillement vaniteux d'avoir renié, par une décision qu'elle croyait sienne, le monde bourgeois où elle vivait, ne calmait que partiellement le remords de l'involontaire adultère. Sa vanité changea en orgueil le frisson de la faute qui l'avait effrayée les premiers jours. Mais tout cela n'eut vraiment de valeur qu'au début. L'instinct d'Irène s'opposait à cet homme, et surtout à cet élément nouveau, particulier, qu'elle sentait en lui et qui avait séduit sa curiosité. Si son jeu la grisait, dans l'intimité sa passion la troublait ; au fond, elle n'aimait guère ces étreintes brusques et impérieuses dont elle comparait sans le vouloir la rudesse tyrannique aux gestes tendres de son mari, que les années de mariage n'avaient pas rendu moins délicat. Mais une fois tombée dans l'infidélité, elle revenait encore et toujours au pianiste, ni comblée ni déçue, par une sorte de devoir, par habitude. Quelques semaines plus tard, elle avait déjà assigné à son jeune amant une place bien définie dans son existence et lui accordait un jour par semaine, comme à ses beaux-parents ; mais cette nouvelle relation ne l'avait fait renoncer à rien de son ancien système de vie ; au contraire, elle y avait ajouté quelque chose. Bientôt l'amant devint un supplément de bonheur, tel un troisième enfant ou une nouvelle voiture, et sa liaison lui parut aussi banale que l'amour permis.

Aujourd'hui que le danger était là, qu'elle allait devoir payer le prix de son aventure, elle se mit à en calculer mesquinement la valeur. Gâtée par le sort, dorlotée par sa famille, presque sans désirs du fait de sa richesse, elle se sentait déjà meurtrie par ce premier désagrément. Tout de suite elle se refusa d'abandonner quoi que ce fût de son insouciance morale et fut prête à sacrifier sans hésitation son amant à ses aises.

La réponse de celui-ci, une lettre effrayée, nerveuse, hachée, apportée le même jour par un messager, une lettre qui implorait, se lamentait et accusait, ébranla cependant sa décision de mettre fin à l'intrigue. La violence de cet amour flattait sa vanité, ce désespoir sans bornes la ravissait. De la façon la plus pressante son amant la suppliait de lui accorder un entretien, si bref fût-il, afin qu'il pût au moins connaître sa faute, au cas où il l'aurait blessée sans le savoir. Alors un jeu nouveau la tenta : bouder sans explications pour être encore plus désirée. Elle lui fixa un rendez-vous dans une confiserie, où elle se souvint tout à coup avoir rencontré un acteur, lorsqu'elle était jeune fille. Il est vrai que cette rencontre candide et pure de naguère lui semblait à présent puérile. Elle souriait intérieurement en pensant au romantisme qui refleurissait dans sa vie, après s'être desséché dans le mariage. Au fond, elle était presque contente de l'histoire de la veille qui lui avait fait éprouver, pour la première fois depuis bien longtemps, un sentiment vrai, d’une telle force, d’une telle intensité que ses nerfs, d’ordinaire plutôt détendus, en palpitaient encore souterrainement.

❧

Elle mit une robe sombre et discrète et changea de chapeau, pour que la mégère ne la reconnût pas au cas où elle se trouverait encore sur son chemin. Elle avait déjà préparé sa voilette pour mieux dissimuler son visage, mais une sorte de bravade la lui fit soudain dédaigner. Quoi, n’oserait-elle donc plus se montrer dans la rue, elle, une femme estimée et respectée, par peur d’une quelconque fille qui ne la connaissait même pas ?

Ce n’est que dehors qu’elle éprouva une légère angoisse, une espèce de frisson nerveux, analogue à celui que ressent le baigneur lorsqu’il trempe son pied dans l’eau avant de s’abandonner aux flots. Mais cela ne dura qu’une seconde ; tout à coup monta en elle une joie curieuse, la joie de marcher d’un pas vif, léger et élastique qu’elle ne se connaissait pas encore. Elle regrettait presque que le salon de thé fût si près, car une volonté inconnue la poussait vers l’attrait magnétique de l’aventure. Mais l’heure du rendez-vous était proche et son cœur lui disait que son amant l’attendait déjà. Quand Irène franchit le seuil de la confiserie, il était assis dans un coin et il bondit vers elle avec une agitation qui lui fut à la fois agréable et pénible. Il lui lança dans son désarroi un tel tourbillon de questions et de reproches qu’elle dut le prier de baisser la voix. Sans même indiquer la vraie cause de son absence à leur dernier rendez-vous, elle fit des allusions dont l’imprécision l’enflammait encore plus. Elle demeura inaccessible à ses désirs, avare même de promesses, car elle se rendait compte combien il était excité par ce subit et mystérieux refus… Et lorsque, après une demi-heure d'entretien ardent, elle le quitta sans lui avoir accordé la moindre marque de tendresse, elle brûlait intérieurement d'un feu étrange qu'elle n'avait connu que jeune fille. Elle croyait éprouver au plus profond d'elle-même le picotement d'une petite flamme prête à embraser tout son corps. Elle recueillait en passant tous les regards des hommes et ce succès inattendu excita si fort en elle le désir de voir son visage qu'elle s'arrêta soudain devant la vitrine d'un fleuriste pour s'admirer dans un cadre de roses rouges et de violettes scintillantes de rosée. Depuis son adolescence elle ne s'était pas sentie aussi légère et ses sens n'avaient pas été aussi éveillés ; ni les premiers jours du mariage ni les étreintes de l'amant n'avaient pareillement aiguillonné sa chair, et la pensée lui parut insupportable de prodiguer à des heures réglées cette légèreté extraordinaire, cette suave griserie de son sang. Devant chez elle, elle s'arrêta, hésitante, pour aspirer encore une fois, à pleins poumons, l'air embrasé, le trouble de l'heure, pour sentir refluer au plus profond d'elle-même la dernière vague de l'aventure.

Quelqu'un, alors, lui toucha l'épaule. Elle se retourna.

— Que… que me voulez-vous donc de nouveau ? balbutia-t-elle, saisie d'un effroi mortel en apercevant tout à coup le visage odieux de la femme redoutée.

Son épouvante grandit encore en s'entendant dire ces paroles funestes. Elle s'était pourtant promis de ne pas la reconnaître si elle la rencontrait, de nier tout, de faire front à la coquine. Maintenant il était trop tard.

— Il y a déjà une demi-heure que je vous attends, madame Wagner.

Irène tressaillit. Cette personne savait son nom, son adresse. Tout était perdu, elle était entre ses mains, pieds et poings liés.

— Oui, déjà une demi-heure, madame Wagner, répéta la femme sur un ton de reproche et de menace.

— Que voulez-vous ?... Que me voulez-vous ?...

— Vous le savez bien, madame Wagner – Irène frémit de nouveau en entendant prononcer son nom – vous savez parfaitement pourquoi je viens.

— Je ne l'ai pas revu... Laissez-moi, à présent... Je ne le verrai jamais plus... jamais.

La femme attendit tranquillement que l'émotion d'Irène l'empêchât de parler. Puis elle lui dit rudement, comme à une subordonnée :

— Ne mentez pas ! Je vous ai suivie jusqu'à la pâtisserie.

Et lorsqu'elle vit Irène sans défense, elle ajouta, railleuse : « Je n'ai pas d'occupation, moi ! On m'a congédiée du magasin, à cause du chômage et de la crise. Alors, dame ! j'en profite pour me balader un peu... tout comme les honnêtes femmes. »

Elle dit cela avec une méchanceté froide qui frappa Irène au cœur. Elle se sentait impuissante devant une pareille brutalité et de plus en plus elle craignait que cette fille ne se mît à élever la voix ou que son mari ne vînt à passer : tout, alors, serait perdu ! Elle fouilla hâtivement dans son sac, y prit sa bourse dont elle sortit l'argent.

Mais cette fois la main insolente ne s'abaissa pas humblement au contact des billets; elle demeura tendue et ouverte comme une serre.

— Donnez-moi aussi la bourse pour que je ne perde rien, fit la bouche goguenarde avec un petit rire gloussant.

Irène la regarda dans les yeux, mais pendant une seconde seulement. Elle ne pouvait supporter cette ironie grossière et effrontée. Un profond dégoût l’envahissait. Elle ne voulait plus qu’une chose : s’en aller pour ne plus voir cette tête ! Elle tendit sa bourse en détournant le visage et se précipita dans l’escalier, traquée par la terreur.

Son mari n’étant pas encore rentré, elle se jeta sur le sofa et y demeura étendue, immobile, comme assommée. Ce n’est qu’en entendant la voix de l’avocat qu’elle fit un effort suprême pour se redresser et se traîner dans l’autre pièce, l’esprit absent, avec des gestes d’automate.

❦

La terreur s’était installée chez elle et ne quittait pas l’appartement. Durant les longues heures vides qui faisaient sans cesse refluer à sa mémoire les images de l’épouvantable rencontre, elle se rendait parfaitement compte que sa situation était tragique. Cette personne, sans qu’elle comprît comment, avait déniché son nom et son adresse, et maintenant que ses premières tentatives avaient si bien réussi, elle exploiterait régulièrement sa découverte sans reculer devant aucun moyen. Elle serait son cauchemar; aucun effort, même le plus désespéré, ne saurait l’en délivrer, car tout en possédant des biens et en étant l’épouse d’un homme riche, Irène ne pouvait disposer, sans que celui-ci ne le sût, d'une somme assez importante pour se débarrasser d'elle une fois pour toutes. De plus – elle le savait par le récit de son mari et par ses procès – les promesses de gens aussi malhonnêtes et indignes, les accords passés avec eux n'ont aucune valeur. Elle calculait qu'elle réussirait encore à écarter la catastrophe pendant un mois ou deux, puis l'édifice de son bonheur domestique s'effondrerait. La certitude qu'elle entraînerait la coquine dans sa ruine n'était pour elle qu'une bien maigre satisfaction.

Le malheur, elle le sentait maintenant avec une netteté effroyable, était inévitable, la délivrance impossible. Mais… mais… que se passerait-il ? Elle s'accrochait à cette question du matin au soir. Un jour une lettre arriverait pour son mari ; elle le voyait déjà entrer, pâle, le regard sombre, la prendre par le bras, la questionner… Mais alors… Que se passerait-il ? Que ferait-il ? Là, les images disparaissaient soudain dans les ténèbres d'une peur confuse et épouvantable. Elle ignorait la suite et ses suppositions s'écroulaient dans un gouffre vertigineux. Au cours de ces méditations elle ne se rendait compte avec horreur que d'une seule chose : combien peu, au fond, elle connaissait son mari, combien il lui était impossible de calculer d'avance ses décisions. Elle l'avait épousé sur le désir de ses parents, sans opposition, même avec une agréable sympathie que les années n'avaient pas déçue ; elle avait vécu à ses côtés huit années de bonheur calme et insouciant, ils avaient des enfants, un chez eux, d'innombrables heures de communion charnelle, mais à l'instant où elle se demandait quelle serait l'attitude de son mari, elle s'apercevait qu'il lui demeurait inconnu. Maintenant seulement elle se mettait à chercher dans sa vie certains traits pouvant mettre en lumière son caractère. Sa peur frappait, hésitante, à la porte de chaque petit souvenir, pour trouver l'entrée secrète du cœur de son mari. Et comme ses paroles ne le trahissaient pas, elle questionna son visage, mis en relief par la lumière électrique, un jour qu'il était assis dans son fauteuil, lisant un livre. Elle le scrutait comme s'il fût agi du visage d'un étranger, cherchant à arracher à ces traits familiers, subitement redevenus lointains, le caractère que huit années de communauté avaient caché à son indifférence. Le front était noble et clair, comme moulé par un puissant effort spirituel ; la bouche, en revanche, était sévère et sans indulgence. Tout était tendu dans ses traits virils, pénétrés d'énergie et de force. Mais les yeux qui recelaient sans doute le vrai mystère étaient baissés sur le livre et cachés à son examen. Elle ne pouvait que fixer d'un regard interrogateur le profil, comme si cette courbe exprimait un mot de grâce ou de condamnation – ce profil étrange dont la dureté l'effrayait, mais dont la fermeté, pour la première fois, lui révélait une singulière beauté. Elle sentit soudain qu'elle le regardait volontiers, avec joie et fierté. Il leva la tête. Vite, elle se retira dans l'obscurité, pour que l'interrogation brûlante de ses yeux n'allumât pas de soupçons.

❧

Depuis trois jours elle n'avait pas quitté la maison. Déjà, elle remarquait avec une sorte de malaise que sa présence, soudain constante, éveillait l'attention de son entourage, car d'ordinaire il était rare que s'écoulât une journée ou même plusieurs heures sans qu'elle sortît.

Les premiers à s'apercevoir du changement furent ses enfants, surtout l'aîné qui lui exprima son étonnement avec une candeur gênante ; les domestiques se contentèrent de chuchoter entre eux et d'échanger toutes sortes de suppositions avec la gouvernante. En vain Irène s'efforçait-elle de motiver sa surprenante présence par les raisons les plus diverses, parfois bien trouvées, concernant les nécessités du ménage ; dès qu'elle tentait d'aider le service, elle gênait et, si elle persistait, elle éveillait des soupçons. De plus, elle n'avait pas l'habileté de se rendre moins visible par une sage réserve et de demeurer tranquillement dans sa chambre à lire ou à travailler ; la peur qui se transformait chez elle, comme tout sentiment intense, en nervosité, la chassait d'une pièce dans l'autre. À chaque coup de sonnette, à chaque appel téléphonique, elle sursautait et sentait toute son existence paisible se déchirer et s'effondrer. Son impuissance lui donnait une idée de ce que pouvait être la ruine d'une vie. Ces trois journées de prison dans son appartement lui parurent plus longues que les huit années de son mariage.

Le troisième jour elle devait se rendre à une invitation, acceptée depuis des semaines et qu'il était impossible à présent de refuser sans raison valable. D'ailleurs il fallait bien, si elle ne voulait pas en mourir, qu'elle brisât un jour ou l'autre ces invisibles barreaux de terreur qui emprisonnaient sa vie. Elle avait besoin de voir du monde, de quelques heures de repos loin d'elle-même, loin de cette solitude meurtrière de la peur. Et puis, où serait-elle plus en sécurité que dans une maison étrangère, chez des amis ? Où serait-elle mieux abritée contre la persécution invisible qui rôdait autour d'elle ? Seul la fit frémir le bref instant où elle sortit de chez elle pour la première fois depuis sa rencontre avec cette fille qui pouvait encore la guetter dans la rue. Involontairement elle saisit le bras de son mari, ferma les yeux et gagna rapidement la voiture qui l'attendait ; lorsque l'auto se mit à rouler à travers les rues nocturnes et désertes, le poids qui écrasait Irène tomba. Et en montant les marches de la maison étrangère, elle se sentit à l'abri. Pendant quelques heures elle allait pouvoir être telle qu'elle avait été toute sa vie : gaie, insouciante ; sa gaieté, sa joie serait même plus grande, plus consciente, car elle serait celle du prisonnier qui sort de son cachot et revoit le soleil. Ici un mur la défendait contre tout tourment, la haine ne pouvait l'atteindre, il n'y avait que des gens qui l'estimaient, l'honoraient, l'aimaient, des gens du monde, sans intentions mauvaises, rayonnants de frivolité, voluptueux comme elle-même à présent. Car en entrant les regards dirigés sur elle lui avaient fait sentir qu'elle était belle, et elle le devint encore plus parce qu'elle en avait conscience, ce qui n'était pas le cas autrefois. La musique, à côté, la tentait et s'infiltrait sous sa peau brûlante. Les danses commencèrent, et, sans le savoir, elle virevoltait déjà. Elle dansa comme jamais elle n'avait dansé. Ce tournoiement la délivrait de toute oppression, le rythme gagnait ses membres et donnait à son corps des inflexions ardentes. Lorsque les instruments se taisaient, le silence lui était douloureux, l'énervement embrasait sa chair frémissante, et aussitôt que la musique reprenait elle se précipitait de nouveau dans le tourbillon comme dans un bain, dans une eau rafraîchissante, apaisante, élastique. Elle n'avait jamais été qu'une danseuse médiocre, trop mesurée, trop réfléchie, trop prudente dans ses mouvements, mais la griserie de la joie retrouvée lui faisait ignorer ce soir-là toute barrière. La chaîne d'acier, faite de réserve et de pudeur, qui d'ordinaire maintenait dans certaines limites ses passions les plus folles, s'était rompue brusquement et elle se laissait aller à un abandon effréné, total, bienheureux. Elle sentait autour d'elle des bras et des mains fiévreux, des frôlements, des attouchements, le souffle de paroles enflammées, de rires excités, cependant que la musique faisait palpiter son sang. Son corps était si tendu que ses vêtements la brûlaient et qu'elle eût aimé, inconsciemment, arracher tous ses voiles pour que pénétrât plus profondément en elle cette griserie sans bornes.

— Irène, qu'as-tu ?

Toute chaud encore de l'étreinte de son danseur, elle se retourna, chancelante et rieuse. Le regard dur et froid de son mari la bouleversa. Elle eut peur. S'était-elle montrée trop passionnée, sa frénésie l'avait-elle trahie ?

— Qu'est-ce ?... que veux-tu dire, Fritz ? balbutia-t-elle devant ce regard qui plongeait en elle comme un poignard. Elle eût voulu crier tant il lui fouillait le cœur.

— Bizarre, murmura-t-il enfin, d'une voix sourde et étonnée.

Elle n'osa pas demander ce qu'il entendait par là. Mais un frisson la parcourut lorsqu'il se détourna et qu'elle vit ses larges et fortes épaule saillir puissamment sous une nuque de fer. « Les épaules d'un assassin », telle fut la pensée démente qui ne fit d'ailleurs que traverser son cerveau. Comme si elle voyait son mari pour la première fois, elle se disait avec terreur qu’il était fort et redoutable.

La musique recommença. Un monsieur s’avança vers Irène, elle accepta son bras. Mais tout en elle était redevenu lourd et la claire mélodie n’entraînait plus ses membres ankylosés. Un poids venant du cœur alourdissait ses jambes ; chaque pas lui faisait mal. Elle dut prier son danseur de lui rendre sa liberté. En reculant elle regarda distraitement où était son mari. Il était debout derrière elle, comme s’il l’attendait, et son regard, encore une fois, heurta celui d’Irène. Que lui voulait-il ? Savait-il déjà quelque chose ? Inconsciemment elle ramena sa robe sur elle comme pour abriter sa poitrine nue. Le silence de son mari était aussi tenace que son regard.

— Est-ce que nous partons ? demanda-t-elle d’un air craintif.

« Oui. » Sa voix était dure et hostile. Il la précéda. De nouveau elle vit la nuque puissante et menaçante. Elle s’enveloppa dans son manteau de fourrure, mais elle gelait. Le retour fut silencieux. Elle n’osa pas ouvrir la bouche. Elle sentait sourdement qu’un autre danger la menaçait. Maintenant, elle était encerclée.

❧

Cette nuit-là, elle fit un rêve pénible. Une musique résonnait dans une salle haute et claire ; elle entra, beaucoup de gens et de couleurs se mêlaient à ses mouvements ; un jeune homme qu’elle croyait connaître, sans toutefois pouvoir mettre un nom sur son visage, se fraya un passage vers elle, lui prit le bras et la fit danser. Un doux bien-être l’envahissait, une vague de musique la soulevait, elle ne sentait plus le parquet sous ses pieds, et c'est ainsi qu'ils traversèrent en dansant beaucoup de salles, où des lustres d'or très élevés scintillaient comme des étoiles et où une succession de glaces lui renvoyaient son sourire qu'elles reflétaient en même temps à l'infini. À présent le jeune homme l'enlaçait étroitement et sa main s'enfonça si fort dans le bras d'Irène qu'elle gémit de douleur et de volupté. Maintenant que ses yeux plongeaient dans ceux de son partenaire, elle crut le reconnaître. C'était un acteur qu'elle avait follement aimé dans son adolescence. Déjà tout enivrée, elle allait lancer un nom, mais il étouffa son léger cri sous un baiser brûlant. Ainsi, les lèvres unies, le corps fondu en une seule flamme, ils volaient à travers les salles, comme portés par un vent suave. Les murs s'effaçaient devant eux ; sa chair délivrée ne sentait plus de plafond au-dessus d'elle, l'heure était indiciblement légère. Soudain quelqu'un effleura son épaule. Elle s'arrêta ; la musique aussi ; les feux s'éteignirent, les murs se reformèrent devant elle, sinistres ; le danseur avait disparu.

« Rends-le-moi, voleuse ! » hurla l'horrible femme, car c'était sa voix perçante qui résonnait et ses doigts qui s'accrochaient au poignet d'Irène. Celle-ci se débattit et poussa un cri, une folle et stridente clameur d'épouvante ; elles luttèrent, mais la femme était la plus forte, elle lui arracha son collier de perles ainsi que la moitié de sa robe, mettant à nu ses bras et ses seins sur lesquels pendaient des lambeaux d'étoffe. Les gens étaient subitement revenus. Ils accouraient de toutes les salles en un vacarme épouvantable qui grossissait sans cesse et maintenant leurs yeux ne se détachaient plus d'Irène, tandis que la femme hurlait : « Elle me l'a volé, la garce, la putain. » Elle ne savait plus où se mettre, de quel côté se tourner, car les gens se rapprochaient de plus en plus et des regards curieux et enflammés fouillaient sa nudité ; soudain, alors que ses yeux affolés cherchaient le salut, elle aperçut son mari, immobile dans le cadre noir de la porte, la main droite dissimulée derrière le dos. Elle poussa un cri et s'enfuit ; elle courait à travers les salles, la foule lubrique, déchaînée, à ses trousses ; elle sentait sa robe glisser peu à peu, à peine pouvait-elle encore la retenir. Une porte s'ouvrit devant elle, elle se précipita dans l'escalier, mais en bas la terrible femme au jupon de laine et aux mains griffues l'attendait encore. Elle fit un bond de côté et se jeta, délirante, dans l'espace ; l'autre se lança à sa poursuite, et toutes deux galopèrent dans la nuit, le long des rues silencieuses, sous les réverbères grimaçants. Les sabots de la femme claquaient toujours derrière Irène, qui, à chaque tournant, la voyait bondir à sa poursuite. Multipliée à l'infini, elle surgissait partout pour l'agripper. Irène, dont les genoux commençaient à fléchir, fut enfin devant sa maison ; elle se précipita sur la porte, mais lorsqu'elle l'ouvrit elle vit son mari, un couteau à la main ; son regard perçant ne la quittait point. « D'où viens-tu ? » demanda-t-il sourdement. « De nulle part », s'entendit-elle répondre ; en même temps un rire strident éclatait à son côté. « Je l'ai vue ! Je l'ai vue ! » clamait la femme, auprès d'elle, avec un rire dément. Son mari brandit le couteau. « Au secours ! » cria Irène. « Au secours ! »

Elle se souleva et son regard épouvanté plongea dans celui de son mari. « Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? » Elle était dans sa chambre, la lampe versait une lueur blafarde, elle était chez elle, dans son lit, elle avait rêvé. Mais pourquoi son mari était-il assis au bord du lit et la regardait-il comme si elle était malade ? Qui avait allumé l'électricité ? Pourquoi était-il si grave, si froid ? Un frisson la parcourut.

Involontairement elle regarda la main de son mari : non, cette main ne tenait pas de couteau. Lentement, l'hypnose du sommeil et ses images fulgurantes la quittèrent. En rêvant, elle avait dû crier et le réveiller. Mais pourquoi les yeux de son mari avaient-ils cette pénétrante fixité ?

— Qu'y a-t-il… Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi me regardes-tu comme cela ? Je crois que j'ai fait un mauvais rêve.

— Oui, tu as crié. Je t'ai entendue de l'autre pièce.

Qu'ai-je crié, qu'ai-je dit ? se demanda-t-elle avec angoisse. Que sait-il à présent ? À peine osait-elle encore le regarder dans les yeux. Mais il la considérait toujours gravement, avec un calme remarquable.

— Qu'as-tu, Irène ? Il se passe quelque chose en toi. Tu es toute changée depuis quelques jours, tu es distraite, nerveuse et tu appelles au secours dans ton sommeil.

Elle s'efforça de sourire.

— Il ne faut rien me cacher. As-tu des soucis ? dit-il. Quelque chose te tourmente-t-il ? Tout le monde dans la maison s'est aperçu de ton changement. Aie confiance en moi, Irène.

Il se rapprocha doucement d'elle d'une façon imperceptible, elle sentit ses doigts caresser son bras nu ; une lumière étrange brillait dans les yeux de son mari. À ce moment elle eut le désir de confesser tout et de ne pas le lâcher avant qu'il n'eût pardonné.

Mais la lampe éclairait son visage d'une lueur blanche et elle avait honte. Elle craignait de parler.

— Ne sois pas inquiet, Fritz, dit-elle, s'efforçant toujours de sourire, tandis qu'un tremblement secouait son corps de la tête aux pieds. Je suis simplement un peu énervée. Cela passera.

La main qui l'enlaçait déjà se retira. Elle frémit en voyant son mari si pâle sous la lumière blême, le front assombri par les lourdes ombres de noires pensées. Lentement, il se redressa.

— Je ne sais pas, mais il me semblait que tous ces jours-ci tu avais quelque chose à me dire. Quelque chose qui ne regarde que toi et moi. Parle, Irène, nous sommes seuls.

Elle était là immobile, comme hypnotisée par son regard grave et voilé. Tout serait bien, se disait-elle, si seulement je prononçais un mot, un petit mot : Pardon. Il n'en demanderait pas la raison. Mais pourquoi la lumière brûlait-elle, cette lumière éclatante, insolente, qui les épiait ? Dans l'obscurité, elle aurait pu parler. Mais la clarté brisait sa volonté.

— Alors ? N'as-tu vraiment rien, mais rien à me dire ?

Que la tentation était forte, que sa voix était douce ! Jamais elle ne l'avait entendu parler ainsi. Maudite et indiscrète lumière !

Elle se ressaisit.

— Que t'imagines-tu donc, Fritz, fit-elle en riant, effrayée elle- même par sa voix de fausset. Parce que je ne dors pas bien, tu crois que j'ai des secrets ? Qui sait, des aventures, peut-être ?

Le son faux et hypocrite de ses paroles la faisait frissonner ; elle avait horreur d'elle-même ! Elle détourna les yeux.

« Allons, dors bien. » Il avait dit cela d'une voix brève, d'une tout autre voix, – menaçante ou railleuse.

Puis il éteignit la lumière. Elle vit son ombre disparaître, fantôme nocturne et silencieux. Quand la porte se referma il lui sembla que retombait le couvercle d'un cercueil. Le monde entier lui paraissait mort, seul son cœur, au fond de son corps glacé, battait farouchement dans le vide, et chaque battement augmentait sa souffrance.

❧

Le lendemain, lorsqu'ils s'attablèrent pour le dîner, – les enfants venaient de se disputer et n'avaient pu être calmés qu'à grand-peine, – la femme de chambre apporta un pli. « Pour madame, on attend la réponse. » Étonnée, Irène regarda l'écriture étrangère, décacheta fébrilement le pli et se mit à pâlir.

D'un bond, elle fut debout, mais elle s'alarma bien davantage en se rendant compte, devant l'étonnement de tout le monde, que son attitude maladroite la trahissait.

La lettre était brève. Deux lignes : « Prière de remettre au porteur de ce mot cent couronnes. » Pas de signature, pas de date, rien que cet ordre impérieux dont l'écriture était visiblement déguisée. Irène se précipita dans sa chambre pour y prendre de l'argent, mais elle avait égaré la clef de son coffret ; elle se mit à secouer et à fouiller avec fièvre jusqu'à ce qu'elle l'eût retrouvée. Toute tremblante, elle mit la somme dans une enveloppe, et alla la porter elle-même au messager qui attendait devant la porte. Elle fit tout cela avec des gestes de somnambule, sans réflexion, sans hésitation. Puis, au bout de deux minutes d'absence, elle revint dans la salle à manger.

Personne ne parlait. Elle se rassit avec une gêne craintive, s'apprêtant à donner une vague et rapide explication, lorsqu'elle s'aperçut avec une indicible épouvante que dans son émoi elle avait laissé la lettre ouverte à côté de son assiette. Sa main tremblait si fort qu'elle dut vite reposer sur la table le verre qu'elle venait de prendre. D'un mouvement furtif, elle chiffonna le papier, mais au moment où elle le dissimulait, elle rencontra le regard de son mari : un regard grave, douloureux, pénétrant, qu'elle ne lui connaissait pas d'habitude. Depuis quelques jours seulement la méfiance de ces yeux déchaînait en elle de subites secousses qu'elle ne pouvait maîtriser et qui l'ébranlaient jusqu'aux entrailles. C'est avec des yeux semblables qu'il l'avait regardée lorsqu'elle dansait ; c'est ce même regard qui, la nuit précédente, avait étincelé au-dessus d'elle pendant son sommeil comme la lame d'un couteau. Pendant qu'elle cherchait à dire quelque chose un souvenir depuis longtemps oublié lui revint à l'esprit. Un jour son mari lui avait raconté qu'il avait connu un juge d'instruction dont l'art, au cours de l'interrogatoire, était d'examiner le dossier en simulant la myopie, pour tout à coup, au moment décisif, lever les yeux avec la rapidité de l'éclair et les enfoncer comme un poignard dans ceux de l'accusé. Ce dernier, devant un regard aussi foudroyant, perdait aussitôt contenance et ne pouvait plus cacher la vérité. Recourait-il lui-même à présent à cet art dangereux et allait-elle être sa victime ? Elle frémit d'autant plus qu'elle n'ignorait pas la passion de son mari pour les choses de la psychologie, passion qui dépassait de beaucoup les exigences de son métier. Il mettait la même ardeur à étudier une affaire que d'autres à jouer ou à rechercher les aventures amoureuses. Et à ces moments-là on eût dit qu'il était sous pression ; la nervosité le faisait souvent se lever la nuit pour feuilleter des dossiers, mais le jour elle rendait son masque froid comme l'acier ; il buvait et mangeait peu, fumait sans discontinuer, semblait épargner ses mots pour la séance du tribunal. Elle avait assisté une seule fois à une plaidoirie de son mari et s'en était tenue là tant l'avaient effrayée la passion farouche, presque furieuse de son discours, les traits sombres et durs de son visage qu'elle croyait soudain revoir dans ce regard fixe sous les sourcils menaçants.

Ces souvenirs lointains, affluant subitement à son cerveau, barrèrent la voie aux paroles prêtes à sortir de ses lèvres. Elle demeura muette et son trouble était d'autant plus grand qu'elle sentait le danger de ce silence. Heureusement, le repas fut vite terminé et les enfants bondirent dans la nursery cependant que la gouvernante s'efforçait en vain de mettre une sourdine au diapason de leurs voix claires et joyeuses. Son mari se leva aussi et, sans se retourner, gagna d'un pas lourd la pièce voisine.

Dès qu'elle fut seule, elle sortit de son corsage la lettre fatale et la relut : « Prière de remettre cent couronnes au porteur de ce mot. » Puis de fureur elle la déchira en morceaux qu'elle s'apprêtait à jeter au panier ; mais soudain, réfléchissant, elle s'arrêta, se pencha au-dessus de la cheminée et les lança dans le feu crépitant. L'avidité dévorante de la flamme blanche la tranquillisa.

À cet instant elle entendit le pas de son mari qui revenait. Vite elle se redressa, le visage rouge de chaleur et de confusion. La porte du poêle, encore ouverte, la trahissait ; maladroitement, elle chercha à la masquer de son corps. Il s'approcha de la table, frotta une allumette pour allumer son cigare, et lorsque la flamme éclaira son visage elle crut voir palpiter ses narines, ce qui chez lui était signe de colère. La regardant alors avec calme il lui dit : « Tu sais que tu n'es pas obligée de me montrer tes lettres. Si tu veux avoir des secrets tu es tout à fait libre. » Elle resta silencieuse, sans oser le regarder. Il attendit un instant, lança devant lui une forte bouffée de fumée et quitta lentement la pièce.

❧

Elle ne voulait plus penser à rien, elle ne voulait plus que vivre, s'étourdir, occuper son esprit à des choses vides et dénuées de sens. Elle ne pouvait plus rester chez elle ; il lui fallait, elle le sentait, aller dans la rue, parmi les gens, pour ne pas devenir folle de terreur. Avec ses cent couronnes, elle espérait avoir acheté sa liberté pour quelques jours et elle décida de sortir ; elle avait des courses à faire et de plus il fallait effacer ce que sa conduite avait eu de surprenant. De la porte d'entrée, comme d'un plongeoir, elle se jeta, les yeux fermés, dans le torrent de la rue. Une fois le dur pavé sous les pieds et le flot ardent de la foule à ses côtés, elle se mit à marcher droit devant elle, avec nervosité, aussi vive que pouvait le faire une dame sans risquer d'attirer l'attention, tête baissée et dévorée par la crainte compréhensible de rencontrer de nouveau le dangereux regard de la maudite femme. Si elle était filée, elle voulait tout au moins n'en rien savoir. Et pourtant elle sentait qu'elle ne pouvait songer à rien d'autre et tressaillait chaque fois que quelqu'un, par hasard, l'effleurait.

Un monsieur la salua. Levant les yeux, elle reconnut un ancien ami de la famille, un homme d’un âge certain, aimable mais bavard et que d’ordinaire elle évitait parce qu’il avait l’habitude d’importuner les gens pendant des heures avec ses petits malaises physiques, peut-être imaginaires, d’ailleurs. Aujourd’hui elle regrettait d’avoir simplement répondu à son salut sans chercher à se faire accompagner, car sa présence l’eût protégée contre une attaque inopinée de sa persécutrice. Elle hésita, voulut retourner sur ses pas, mais soudain il lui sembla que quelqu’un, derrière elle, cherchait à l’attraper. Sans réfléchir, elle fonça en avant. Mais son intuition, aiguisée par la peur, lui disait que son poursuiveur lui aussi activait le pas ; Irène n’en continuait pas moins d’aller toujours plus vite tout en sachant qu’elle finirait par être vaincue dans cette lutte. Ses épaules se mirent à trembler – le pas se rapprochait de plus en plus – en pensant à la main qui, dans un instant, se poserait sur elle ; mais plus elle voulait se hâter plus ses genoux devenaient lourds. La personne était tout près d’elle, elle le sentait. « Irène », appela doucement, bien qu’avec énergie, une voix qu’elle ne reconnut point tout d’abord, mais qui, en tout cas, n’était pas celle qu’elle craignait, celle de l’odieuse messagère de malheur. Elle se retourna en poussant un soupir de soulagement : c’était son amant, qui se cogna presque contre elle, tellement avait été brusque sa volte-face. Le visage de l’homme était pâle, troublé, empreint d’émotion et aussi de gêne à présent devant le regard affolé d’Irène. Il tendit une main incertaine et la laissa retomber car elle n’avançait pas la sienne. Elle le dévisagea pendant une ou deux secondes, elle s’attendait si peu à lui. Elle l’avait oublié pendant ces jours d’angoisse. Mais maintenant, en voyant de près son visage pâle et interrogateur, avec cette expression de vide que met au fond des prunelles toute incertitude, la rage écuma en elle. Les lèvres tremblantes d'Irène n'arrivaient pas à dire un mot et sa surexcitation était si visible que l'amant ne put, effrayé, que balbutier :

— Irène, qu'as-tu ?

Et lorsqu'il vit son mouvement d'impatience il ajouta humblement : « Que t'ai-je donc fait ? »

Elle le regarda avec une fureur mal contenue.

— Ce que vous m'avez fait ? fit-elle, sarcastique. Rien ! Rien du tout ! Rien que du bien ! Rien que des gentillesses !

L'homme stupéfait restait bouche bée, ce qui accentuait encore le ridicule de son attitude.

— Mais, Irène... Irène !

— Pas de scandale, lui dit-elle sur un ton impérieux. Et ne jouez pas la comédie. Sans doute est-elle encore près d'ici à me guetter, votre belle amie, pour m'assaillir une nouvelle fois...

— Qui ?... Mais qui ?

Elle eût aimé lui envoyer son poing dans la figure, cette figure niaise et tordue. Déjà elle serrait le manche de son parapluie. Jamais elle n'avait tant haï, tant méprisé un homme.

— Mais, Irène... Irène, balbutiait-il, toujours plus troublé. Que t'ai-je donc fait ?... Tu as cessé tout à coup de venir... Nuit et jour je t'ai attendue... Aujourd'hui, je suis resté devant chez toi toute la journée avec l'espoir de pouvoir te parler, ne fût-ce qu'une minute.

— Tu m’as attendue… oui… toi aussi !

La fureur la rendait folle. Avec quel plaisir elle l’eût giflé. Mais elle se retint, le regarda encore une fois avec dégoût, semblant se demander si oui ou non elle allait lui cracher toute sa rage au visage, puis soudain elle lui tourna le dos et s’enfonça dans la foule, sans se retourner. Un instant il resta là, la main tendue et suppliante, consterné et frissonnant ; puis le flot des passants le poussa et l’entraîna, telle la feuille qui volette et tournoie avant de se laisser emporter, impuissante, par la rivière.

❧

Le sort ne voulait point qu’elle s’abandonnât aux espoirs berceurs. Le lendemain, déjà, l’arrivée d’un nouveau billet, véritable coup de fouet, réveillait sa peur assoupie. Cette fois on voulait deux cents couronnes, qu’elle donna sans résistance. Elle était épouvantée par cette exigence grandissante à laquelle elle ne pourrait pas continuer à faire face. Demain, elle le savait, on réclamerait quatre cents couronnes, et bientôt mille ; plus elle donnerait, plus on exigerait ; finalement, lorsque ses moyens seraient épuisés, viendrait la lettre anonyme, la catastrophe. Ce qu’elle obtenait avec son argent ce n’était qu’un peu de repos, juste de quoi lui permettre de respirer, deux ou trois jours de répit, une semaine peut-être, et encore l’énervement et les tourments réduiraient-ils à bien peu de chose la valeur de ce temps. Elle ne pouvait plus ni lire ni s’adonner à quoi que ce fût, tant la traquait cette peur diabolique. Elle devenait malade. Parfois, elle avait des battements de cœur si violents qu’elle était subitement obligée de s’asseoir ; une lourdeur trouble envahissait ses membres, les rendait las et presque douloureux. Les nerfs palpitants, elle se montrait néanmoins souriante et gaie, sans que quiconque devinât l'effort infini qui se cachait sous cette gaieté feinte, la force héroïque qu'elle dépensait dans cette lutte quotidienne et inutile.

Un seul être de son entourage, lui semblait-il, paraissait deviner ce qu'il y avait d'horrible dans sa vie ; et cela parce qu'il l'observait. Elle devinait que sans cesse il s'occupait d'elle de même qu'elle s'occupait de lui. Et cela lui imposait une prudence de tous les instants. Nuit et jour ils se guettaient, on eût dit que l'un voulait surprendre le secret de l'autre tout en cachant le sien. Un changement s'était opéré chez son mari ces derniers temps. Son attitude inquisitoriale du début avait fait place à une sorte de bonté et d'attention qui rappelait involontairement à Irène le temps de ses fiançailles. Il la traitait comme une malade, avec une prévenance qui la rendait confuse. Elle sentait parfois, frémissante, qu'il l'invitait à prononcer les mots qui la délivreraient, qu'il l'engageait à se confesser ; elle comprenait son intention et lui en était reconnaissante. Mais en même temps que croissait sa gratitude, elle sentait aussi grandir sa honte, obstacle plus considérable à sa confession que la méfiance de la veille.

Une fois, au cours de ces journées, il lui parla très nettement, les yeux dans les yeux. Elle venait de rentrer et du vestibule elle entendait des voix bruyantes : celle de son mari, énergique et tranchante ; celle, grondeuse, de la gouvernante ; des pleurs et des sanglots se mêlaient à ce bruit. Elle fut aussitôt saisie de frayeur. Chaque fois qu'elle entendait parler à voix haute ou qu'il se produisait un incident quelconque dans la maison, elle frémissait. La peur brûlante qu'une lettre de chantage ne fût déjà là, que le secret ne fût découvert. Toujours, lorsqu'elle ouvrait la porte, son premier regard interrogeait les visages, pour voir s'il ne s'était rien passé en son absence, si la catastrophe ne s'était pas produite pendant qu'elle n'était pas là. Cette fois encore, comme elle s'en rendit compte avec soulagement, il ne s'agissait que d'une querelle d'enfants, réglée par un tribunal improvisé. Quelques jours avant, une tante avait apporté au garçonnet un joli cheval peint ; la petite sœur, qui avait reçu un cadeau de moindre importance, en avait conçu une amère jalousie. En vain avait-elle cherché à faire valoir des droits sur le jouet ; elle l'avait d'ailleurs fait si âprement que son frère lui avait interdit de toucher à son cheval, interdiction qui avait provoqué chez elle une violente colère, qui se transforma ensuite en un silence sombre, sournois, obstiné. Le lendemain matin, plus de cheval et tous les efforts du petit garçon pour le retrouver avaient été inutiles, lorsque, par hasard, on découvrit dans la cheminée le jouet éventré et mis en pièces. Les soupçons de l'enfant s'étaient tout naturellement portés sur sa sœur et il s'était précipité en pleurant chez son père pour accuser la méchante ; l'interrogatoire venait de commencer.

Les débats ne durèrent pas longtemps. Au début, l'accusée nia, les yeux craintivement baissés et avec un tremblement dans la voix qui la trahissait. La gouvernante témoigna contre elle ; elle l'avait entendue, dans sa colère, menacer son frère de jeter le cheval par la fenêtre, ce que la petite s'efforçait en vain de démentir. Pendant ce temps, Irène ne regardait que son mari ; il lui semblait que ce n'était pas la fillette, mais elle-même que l'on jugeait ; demain ne serait-ce pas elle d'ailleurs qui se tiendrait ainsi devant lui, avec ce même tremblement saccadé dans la voix ? Tant que l'enfant persista dans son mensonge, le père demeura sévère, mais il s'efforçait de vaincre petit à petit sa résistance, pas une seule fois il ne se mit en colère. Lorsque les dénégations de l'accusée se transformèrent en une sourde obstination, il se mit à lui parler avec douceur, lui fit comprendre les mobiles de son acte, l'excusa même, en quelque sorte, lui déclarant être sûr que si elle avait commis quelque chose d'aussi laid dans un élan irréfléchi de colère, c'était parce qu'elle ne s'était pas rendu compte de toute la peine qu'elle allait causer à son frère. Il mettait tant de chaleur, tant d'insistance à présenter sa faute à l'enfant, de plus en plus ébranlée, comme quelque chose de concevable et pourtant de répréhensible, que finalement elle éclata en sanglots. Et bientôt, inondée de larmes, elle avoua en balbutiant.

Irène se précipita vers l'enfant pour la prendre dans ses bras, mais celle-ci la repoussa, cependant que son mari s'opposait à cette trop prompte compassion ; il ne voulait pas, malgré tout, laisser le méfait impuni et il prit contre la fillette une sanction qui, tout insignifiante qu'elle fût, n'était pas sans la toucher : le lendemain, elle ne se rendrait pas à une fête où elle se réjouissait d'aller depuis des semaines. L'enfant sanglota de plus belle en entendant cette décision ; déjà le petit garçon triomphait bruyamment, mais cette joie du malheur des autres devait aussi être punie et il fut décidé que lui non plus n'irait pas à la fête. Finalement les deux enfants se retirèrent tout penauds, vaguement consolés par l'égalité du châtiment qui les frappait, cependant qu'Irène restait seule avec son mari.

Elle sentit soudain qu'elle avait là l'occasion de parler de sa propre faute tout en engageant une conversation sur celle de sa fille. Si son mari accueillait avec bienveillance son plaidoyer en faveur de l'enfant, elle oserait peut-être plaider sa propre cause.

— Dis, Fritz, commença-t-elle, veux-tu vraiment défendre aux enfants d'aller demain à la fête ? Si ton intention est arrêtée ils en seront très malheureux, surtout la petite. Au fond, ce qu'elle a fait n'est pas bien terrible. Pourquoi la punir d'une façon si sévère ? Ne te fait-elle pas pitié ?

Il la regarda.

— Tu me demandes si elle me fait pitié ? À cela je te répondrai : elle ne me fait pas pitié. Depuis que je l'ai punie – même si la peine lui paraît amère – elle est soulagée. Hier elle était à plaindre, alors qu'elle avait caché dans la cheminée les débris du pauvre petit cheval, que toute la maison le cherchait et qu'à chaque instant elle craignait la découverte de sa faute. La peur est bien pire que la punition, parce que cette dernière est quelque chose de précis ; forte ou petite, elle est toujours préférable à la tension horrible de l'incertitude. Dès qu'elle a été fixée sur son châtiment, elle s'est senti le cœur plus léger. Il ne faut pas te laisser induire en erreur par ses larmes : elles ne demandaient qu'à couler et jusqu'alors elles avaient été refoulées, ce qui était bien plus mauvais.

Irène leva les yeux. Il lui semblait que chaque mot la visait. Mais lui ne paraissait même pas faire attention à elle.

— Il en est vraiment ainsi, crois-moi, poursuivit son mari. L'expérience me l'a appris. Les accusés souffrent terriblement de leur dissimulation, de la menace de ne plus pouvoir nier ; leur lutte pour défendre un mensonge contre mille petites attaques déguisées est une grande et affreuse souffrance où l'on voit l'accusé se crisper et se tordre quand on veut lui arracher un aveu. Parfois, celui-ci est déjà dans la gorge, il étrangle presque le coupable, une force irrésistible veut le faire sortir, il est sur le point de s'exprimer : mais soudain une autre force plus grande encore, un inconcevable mélange de peur et d'entêtement le lui fait ravaler. Et la lutte recommence. Le juge, parfois, en souffre encore plus que les accusés. Et pourtant ceux-ci le considèrent toujours comme leur ennemi, lui qui est en somme leur auxiliaire. En ce qui me concerne, en tant qu'avocat, je devrais conseiller à mes clients de se garder de dire la vérité, je devrais appuyer leurs mensonges, mais souvent je n'ose le faire, car je sais qu'ils souffrent bien plus de la négation que de la confession de leur faute et de son châtiment. Au fond, je n'arrive pas à comprendre que l'on puisse consciemment commettre un acte dangereux et ne pas avoir le courage de l'avouer. Cette peur mesquine de l'aveu, je la trouve plus lamentable que n'importe quel crime.

— Crois-tu… que ce soit… toujours la peur… qui arrête les gens ? Ne serait-ce pas parfois… la honte… la honte d'ouvrir son cœur… de le mettre à nu devant tout le monde ?

Étonné, il leva les yeux. Il n'était pas habitué à l'entendre discuter.

Mais sa réflexion l'intéressait.

— La honte, dis-tu… mais c'est… aussi un genre de peur… moins critiquable, pourtant… puisqu'elle n’est pas dictée par l’appréhension de la punition...

Il s’était levé et marchait de long en large, en proie à une violente agitation. Ce que lui avait dit sa femme semblait avoir remué en lui quelque chose qui palpitait et se démenait. Soudain, il s’arrêta :

— Je comprends la honte devant des étrangers... Devant la foule qui se régale dans les journaux des événements de la vie d’autrui... Mais devant ses proches...

— Peut-être, – elle dut se détourner parce qu’il la regardait et qu’elle sentait sa voix trembler, – peut-être... la honte est-elle plus forte encore... à l’égard de proches... d’intimes.

Il était là immobile, comme dominé par une force intérieure.

— Alors tu crois... tu crois... – et tout à coup sa voix changea, devint douce et voilée, – tu crois... que l’enfant... aurait plus facilement avoué sa faute à quelqu’un d’autre... à la gouvernante, par exemple...

— J’en suis convaincue... Si elle t’a opposé une si grande résistance c’est parce que... ton jugement lui importait plus que tout autre... parce que c’est toi qu’elle aime le plus...

— Tu as peut-être raison... C’est bizarre, jamais je n’avais songé à cela... tu as sûrement raison. Et je ne veux pas que tu me croies incapable de pardonner... Non, je ne le veux pas... Surtout toi, Irène...

Il la regarda fixement et elle se sentit rougir. Parlait-il ainsi avec intention ou n’était-ce qu’un hasard, un sournois et dangereux hasard ? De nouveau l’effroyable incertitude la torturait.

— Le jugement est cassé, s'écria-t-il – il semblait en proie à une sorte de gaieté – la punition d'Hélène est levée et je vais moi-même le lui annoncer. Là, es-tu contente de moi ? Ou as-tu encore un désir à m'exprimer ? Tu vois que je suis aujourd'hui d'humeur généreuse… C'est peut-être parce que je suis heureux d'avoir à temps reconnu une injustice. Cela nous procure toujours un soulagement, Irène, toujours…

Elle crut comprendre pourquoi il appuyait sur ce dernier mot. Elle se rapprocha de lui ; déjà elle sentait les mots sourdre en elle ; lui aussi s'avança, comme pour lui prendre hâtivement des mains le secret qui lui pesait tant. Mais à cet instant elle rencontra son regard avide et impatient et c'en fut fait de ses velléités d'aveu. Ses mains retombèrent avec lassitude ; elle se détourna. C'était inutile, elle s'en rendait compte, jamais elle ne pourrait prononcer la parole libératrice qui la brûlait intérieurement et dévorait en elle toute paix. L'avertissement se faisait de plus en plus pressant, mais elle savait qu'elle ne pourrait échapper à son destin.

Et déjà son désir intime appelait ce qu'elle avait tant redouté jusqu'ici : la découverte de sa faute.

❦

Son souhait parut vouloir se réaliser plus vite qu'elle ne le croyait. La lutte durait depuis une quinzaine et elle se sentait à bout de forces. Pendant quatre jours la personne ne s'était pas montrée ; mais la peur s'était si bien infiltrée dans le corps et dans le sang d'Irène qu'à chaque coup de sonnette elle bondissait à la porte d'entrée pour recevoir elle-même la lettre de chantage qu'elle attendait à tout instant. Il y avait dans son énervement une espèce d'impatience, de désir, presque, car chacun des versements qu'elle effectuait représentait pour elle un soir d'apaisement, quelques heures de tranquillité en compagnie de ses enfants, le temps d'une courte promenade en ville.

De nouveau un coup de sonnette la fit accourir à la porte ; elle ouvrit et fut étonnée au premier moment de voir une étrangère ; mais ensuite elle recula, épouvantée, car dans cette femme vêtue d'une robe neuve et coiffée d'un chapeau élégant elle venait de reconnaître son odieuse persécutrice :

— Ah ! c'est vous ! madame Wagner, j'en suis bien aise. J'ai à vous parler d'une chose importante.

Sans attendre la réponse d'Irène qui, atterrée, s'appuyait d'une main tremblante sur la poignée de la porte, elle entra et déposa son ombrelle : une ombrelle d'un rouge vif, et sans doute acquise avec le produit de son chantage. Elle se mouvait avec une assurance inouïe, comme si elle se trouvait dans sa propre demeure, et, tout en contemplant avec satisfaction, avec une espèce d'acquiescement même, la magnifique installation, elle s'avança, sans en être priée, vers la porte entr'ouverte du salon.

— Ici, n'est-ce pas ? fit-elle, avec une raillerie contenue.

Devant l'effarement d'Irène qui, encore incapable de parler, tentait de lui barrer le chemin, elle ajouta pour la tranquilliser :

— Nous pourrons en finir vite, si ça vous est désagréable.

Irène la suivit sans résistance. La pensée que sa persécutrice avait osé s'introduire dans son appartement, cette audace qui dépassait ses suppositions les plus terribles, l'étourdissait. Elle croyait rêver.

— C'est joli chez vous, très joli, fit la fille avec une satisfaction visible, tout en prenant un siège. Ah ! qu'on est bien dans ce fauteuil ! Et ces beaux tableaux ! C'est seulement dans de pareilles occasions qu'on se rend compte comme nous vivons pauvrement, nous autres. Oui, c'est joli, chez vous, très joli, madame Wagner.

En voyant cette femme indigne commodément installée dans son salon, Irène laissa éclater sa fureur.

— Mais que voulez-vous donc de moi, misérable ! Me faire chanter encore ! Et vous osez me poursuivre jusqu'ici. Mais je ne permettrai pas que vous me torturiez ainsi ! Je...

— Ne parlez donc pas si haut, dit l'autre avec une familiarité offensante. La porte est ouverte et les domestiques pourraient vous entendre. Pour moi, ça m'est bien égal. Je m'en moque, car, mon Dieu ! en prison ça ne pourrait pas aller plus mal que dans la chienne de vie que je mène à présent. Mais vous, madame Wagner, vous devriez être plus prudente. Je vais tout d'abord fermer la porte, puisque vous jugez utile de vous mettre dans tous vos états. Mais les insultes ne me font rien, ça, je vous le dis tout de suite.

L'énergie d'Irène, raffermie un instant par la colère, s'effondra vite devant la décision inébranlable de son ennemie. À présent elle était là comme une enfant qui attend qu'on lui dicte son devoir, anxieuse et presque humble.

— Alors, madame Wagner, je ne vais pas tourner autour du pot. Ça va mal chez moi, vous le savez. Je vous l'ai déjà dit. Aujourd'hui j'ai besoin d'argent pour mon loyer. Je le dois d'ailleurs depuis longtemps ainsi que bien d'autres choses, mais je veux mettre un peu d'ordre dans mes affaires. Je suis donc venue chez vous, pour que vous me donniez – disons quatre cents couronnes.

— Impossible, bégaya Irène, effrayée par l'importance de la somme exigée et dont elle ne disposait pas en effet pour le moment. Vraiment, je ne les ai pas. Je vous ai déjà donné trois cents couronnes ce mois-ci. Où voulez-vous que je les prenne ?

— On peut toujours s'arranger, réfléchissez ! Une femme aussi riche que vous peut avoir de l'argent tant qu'elle veut. Mais il faut qu'elle le veuille ! Réfléchissez un peu, madame Wagner, et ça marchera.

— Mais je n'ai pas cet argent, réellement. Volontiers je le donnerais si je l'avais. Je ne dispose pas d'une somme aussi élevée. Je pourrais vous donner quelque chose... Cent couronnes, peut- être...

— J'ai besoin de quatre cents couronnes, que je vous ai dit.

Elle lança ces mots brutalement, comme offensée par la proposition.

— Encore une fois, je vous assure que je n'ai pas quatre cents couronnes, cria Irène en proie au désespoir. (En même temps elle se disait : si mon mari arrivait ! À tout moment il peut apparaître.) Je vous le jure, je ne les ai pas...

— Alors, tâchez de vous les procurer...

— Impossible.

La fille la dévisagea de haut en bas, comme pour l'évaluer.

— Et cette bague-là, par exemple… Si on l'engageait, ça marcherait tout de suite. Je ne m'y connais pas en bijoux… je n'en ai jamais eu… Mais je crois bien que pour ce machin-là on peut avoir quatre cents couronnes…

— Mon anneau ! s'exclama Irène.

C'était sa bague de fiançailles, la seule qui ne la quittait jamais et dans laquelle était enchâssée une pierre précieuse.

— Eh bien pourquoi pas ? Je vous enverrai la reconnaissance, comme ça vous pourrez la dégager quand vous voudrez. Vous la retrouverez sûrement ! Je n'en veux pas, moi. Qu'est-ce qu'une pauvre fille comme moi ferait d'une bague aussi chic ?

— Pourquoi me persécutez-vous ainsi ? Pourquoi me torturer de la sorte ? Je ne peux pas… Je ne peux pas. Il faut que vous compreniez… Vous voyez bien que j'ai fait tout ce que je pouvais. Vous devez me comprendre. Pitié !

— Personne n'a eu pitié de moi. On m'a presque laissée crever de faim. Pourquoi aurais-je, moi, pitié d'une femme riche comme vous ?

Irène s'apprêtait à répondre vertement. Mais soudain son sang se figea – n'était-ce point la porte d'entrée qui s'ouvrait et se refermait ? C'était sûrement son mari qui venait de son bureau. Sans réfléchir, elle arracha sa bague et la tendit à la femme qui la fit rapidement disparaître.

— N'ayez pas peur, je pars, fit celle-ci devant l'angoisse indicible qui se lisait sur le visage d'Irène en entendant des pas d'homme dans l'antichambre.

Elle ouvrit la porte, salua l'avocat qui entrait et dont le regard se posa sur elle un court instant sans qu'elle parût attirer son attention, puis disparut.

— C'est une dame qui est venue me demander un renseignement, dit Irène aussitôt que la porte se fut refermée derrière l'intruse en mettant dans cette explication le reste de ses forces. Elle venait de vivre une minute tragique.

Son mari ne répondit rien et se dirigea vers la salle à manger, où la table était déjà mise.

Irène avait la sensation que l'air la brûlait à l'endroit d'ordinaire occupé par sa bague ; il lui semblait que tous regardaient ce petit espace de chair nue comme un stigmate. Aussi s'efforçait-elle, en mangeant, de dissimuler sa main ; mais ses sens surexcités la raillaient, lui faisaient croire que le regard de son mari ne quittait point son doigt, le suivait dans ses évolutions. Et elle usait de tous les moyens pour essayer de détourner son attention. Elle lui adressait la parole, aux enfants, à la gouvernante ; sans cesse elle ranimait par des questions la petite flamme de la conversation, mais toujours l'entretien, dépourvu de chaleur, s'arrêtait. Elle tentait de paraître joyeuse et de pousser les autres à la gaieté ; elle taquinait les enfants et les excitait l'un contre l'autre, mais ils ne se disputaient pas et ne riaient pas non plus ; son enjouement, elle s'en rendait compte, devait sonner faux et tout le monde le sentait, inconsciemment. Plus elle se donnait de peine, moins elle réussissait. Finalement, fatiguée, elle se tut.

Les autres, aussi, se turent ; elle n'entendait plus que le léger cliquetis des assiettes, et en elle-même les voix montantes de la peur. Tout à coup, son mari demanda : « Comment se fait-il que tu n'aies pas ta bague, aujourd'hui ? »

Elle tressaillit. Quelque chose, intérieurement, prononça tout haut le mot : Fini ! Mais son instinct résistait toujours. Il s'agit de rassembler toutes ses forces, se dit-elle. Il faut encore trouver une phrase, une explication. Dire un mensonge, un dernier mensonge.

— Je... je l'ai donnée à nettoyer.

Et comme rassurée par cette déclaration, elle ajouta résolument :

« Après-demain j'irai la reprendre. » Après-demain. Maintenant elle se trouvait liée, son mensonge allait s'effondrer et elle aussi devant la vérité. Elle s'était fixé elle-même un délai. Toute son angoisse chaotique fut pénétrée soudain d'un sentiment nouveau, d'une sorte de bonheur de savoir la décision si proche. Après-demain : maintenant elle savait à quoi s'en tenir, et cette certitude apportait à sa peur un étrange apaisement. Une énergie nouvelle surgissait en elle, la force de vivre et celle de mourir.

❧

Le fait d'être si près du dénouement et d'en avoir si sûrement conscience répandait en elle une clarté inattendue. Sa nervosité s'effaça devant une sage réflexion, la peur fit place à un calme d'une pureté cristalline, grâce à quoi elle vit les choses sous leur vrai jour et put les apprécier à leur juste valeur. Elle pesa sa vie et sentit qu'elle valait encore la peine d'être vécue ; s'il lui était permis de la conserver et de l'intensifier dans le sens nouveau et plus élevé que venaient de lui enseigner ces journées de peur, elle était prête à la recommencer. Mais pour traîner une vie d'adultère, de femme divorcée, une vie entachée de scandale, elle était trop lasse ; trop lasse aussi pour continuer ce jeu dangereux qui consistait à se procurer à prix d'or de brefs apaisements. La résistance, elle le sentait, n'était plus possible, la fin approchait ; de toutes parts elle était menacée : par son mari, ses enfants, son entourage – et par elle-même. Plus moyen de fuir un adversaire qui semblait présent partout. Et l'aveu, qui serait le secours certain, lui était impossible, elle le savait maintenant. Une seule issue lui restait, mais celle-là sans retour.

❧

Le lendemain matin, elle brûla ses lettres, mit en ordre toutes sortes de petites choses, mais évita autant que possible de voir ses enfants. Elle ne voulait pas que la vie se cramponnât à elle avec ses joies et ses séductions et que de vaines hésitations vinssent rendre plus difficile la décision qu'elle avait prise. Puis elle sortit pour tenter une dernière fois le destin et rencontrer la femme qui l'exploitait. De nouveau, elle parcourut les rues, mais sans l'exaltation des jours précédents. Quelque chose en elle s'était brisé, et elle renonçait à lutter plus longtemps. Elle marcha, marcha pendant deux heures, comme pour remplir un devoir. Nulle part elle n'aperçut la femme. Cela ne la contrariait d'ailleurs pas. Elle ne souhaitait presque plus la rencontrer, tant elle se sentait impuissante. Elle dévisageait les gens, et ces figures lui semblaient étranges, inexpressives et sans vie. Tout cela était déjà éloigné d'elle, oublié, appartenait à un monde qui n'était plus le sien.

Une fois seulement elle sursauta. En jetant un coup d'œil de l'autre côté de la rue elle avait cru sentir le regard de son mari, ce regard extraordinaire, dur, pénétrant, qu'elle ne lui connaissait que depuis peu. Alarmée, ses yeux fouillèrent dans la foule, mais la silhouette avait disparu derrière une voiture, et elle se tranquillisa en songeant qu'à ce moment-là il était toujours au tribunal. L'émotion lui fit oublier l'heure, et elle arriva en retard pour le déjeuner. Son mari, d'ordinaire exact, rentra quelques minutes après elle et lui parut un peu nerveux.

À présent elle comptait les heures, effrayée de leur longueur, alors qu'on a besoin de si peu de temps pour dire adieu à toutes ces choses qui paraissent bien insignifiantes quand on sait qu'on ne pourra pas les emporter. Une sorte d'assoupissement s'empara d'elle. Elle sortit de nouveau, marcha au hasard, sans penser ni regarder, comme un automate. À un croisement de rue une voiture faillit l'écraser. Le conducteur poussa un juron formidable, elle ne se retourna même pas ; c'eût été le salut ou simplement un retard. Cela lui aurait évité d'agir. Elle marchait toujours, quoique d'un pas lassé : c'était si agréable de ne penser à rien, d'éprouver cette sensation obscure de sa fin, de sentir en soi un brouillard qui descend doucement et enveloppe tout.

Lorsqu'elle leva les yeux pour voir le nom de la rue où elle se trouvait, elle tressaillit : ses pas l'avaient presque conduite devant la maison de son amant. Était-ce une indication ? Peut-être pourrait-il l'aider, car sûrement il connaissait l'adresse de sa persécutrice. Elle tremblait presque de joie. Comment n'avait-elle pas songé à une chose si simple ? Subitement, ses membres se ranimèrent, l'espoir donna des ailes à ses pensées lourdes et confuses. Il fallait qu'il vînt avec elle chez cette fille pour mettre fin une fois pour toutes à cette affaire. Il devait lui ordonner de cesser son chantage ; peut-être consentirait-elle à quitter la ville si on lui offrait une certaine somme ? Elle regretta soudain d'avoir si malmené le pauvre garçon la dernière fois qu'elle l'avait vu, mais il l'aiderait, elle en était sûre. Fait étrange que ce salut ne vînt que maintenant, à la fin ! Elle monta l'escalier à la hâte et sonna. Pas de réponse. Elle écouta : il lui semblait entendre des pas prudents derrière la porte. Elle sonna de nouveau. Même silence suivi d'un bruit léger à l'intérieur. Elle perdit patience et se mit à sonner sans arrêt : sa vie était en jeu, après tout.

Enfin la serrure grinça, et on entrouvrit légèrement. « C'est moi », souffla-t-elle.

La porte s'ouvrit tout à fait. « C'est toi... c'est vous... Madame, balbutia Édouard, visiblement gêné. J'étais... pardonnez-moi... je ne m'attendais pas à votre visite... Excusez ma tenue. » Il montrait sa gorge nue et les manches de sa chemise retroussées.

— J'ai à vous parler d'urgence... Il faut que vous m'aidiez, fit-elle avec nervosité parce qu'il la laissait dans le couloir comme une mendiante. Et elle ajouta d'un ton sec : « Voulez-vous me laisser entrer et m'écouter une minute ? »

— Je vous demande pardon, murmura-t-il confus et en regardant de côté, mais en ce moment... je ne puis...

— Il faut que vous m'écoutiez. Tout ce qui m'arrive est de votre faute. Vous avez le devoir de m'aider... Vous devez me faire rendre la bague, vous le devez... Ou dites-moi du moins l'adresse... Elle ne cesse de me poursuivre quoique pour le moment elle ait disparu… Il faut que vous m’aidiez, vous m’entendez, il le faut.

Il la regardait, stupéfait. Alors seulement elle s’aperçut qu’elle articulait des mots sans suite.

— Ah ! oui… c’est vrai, vous ne savez pas… C’est votre maîtresse, l’ancienne, qui m’a vue sortir de chez vous et depuis elle me poursuit et me fait chanter… Elle me tourmente de toutes les façons. La dernière fois elle a voulu ma bague, et je dois, je dois la ravoir. Il faut que je l’aie avant ce soir, j’ai dit que je l’aurais. Aidez-moi !

— Mais… Mais je…

— Voulez-vous m’aider, oui ou non ?

— Mais je ne connais aucune personne de ce genre. Je ne sais pas de qui vous parlez. Je n’ai jamais eu de rapport avec des femmes faisant du chantage…

Il était presque grossier.

— Ah !… Vous ne la connaissez pas ? Elle a donc inventé tout ça ! Elle sait pourtant votre nom et mon adresse. Peut-être aussi ne me fait-elle pas chanter ? Il est possible que je rêve…

Elle eut un rire perçant. Il se sentit mal à l’aise. Pendant un instant, il crut qu’elle était folle. Ses yeux avaient un éclat si bizarre. Son attitude était inexplicable, ses paroles absurdes. Puis tout en regardant craintivement autour de lui il essaya de la calmer.

— Je vous en prie, madame… ne vous énervez pas. Je vous assure que vous vous trompez. Il est impossible que… Non, je n’y comprends rien moi-même ! Je ne connais pas de femmes de ce genre, je vous l’assure.

Les deux liaisons que j'ai eues depuis le peu de temps que je suis ici – vous le savez – ne sont pas de cette sorte... Je ne veux pas citer de nom, mais... c'est vraiment ridicule... Je vous assure que ce doit être une erreur...

— Vous ne voulez donc pas m'aider ?

— Mais si... si je le puis.

— Alors... venez ! Nous irons ensemble chez elle...

— Mais chez qui... chez qui ?

Elle le prit par le bras, il craignit de nouveau qu'elle ne fût folle.

— Chez elle. Le voulez-vous, oui ou non ?

— Mais certainement... – sa crainte se fortifiait de plus en plus devant l'insistance d'Irène – certainement...

— Alors venez !... C'est pour moi une question de vie ou de mort !

Il se retint pour ne pas sourire. Puis, tout à coup, il devint froid.

— Pardon, madame... Mais pour le moment, cela ne m'est pas possible... J'ai une leçon de piano... Je ne puis l'interrompre...

— Ah !... ah !... – elle lui riait au visage, – vous donnez donc des leçons de piano... en bras de chemise... Menteur !

Et soudain, poussée par une idée, elle fonça droit devant elle. Il tenta de la retenir. « Elle est donc là, chez vous, celle qui me fait chanter. Ainsi vous jouez le même jeu et peut-être vous partagez-vous ce qu'elle m'extorque. Mais je veux la voir. Maintenant je n’ai plus peur de rien ! » Elle hurlait. Il lui prit les mains, elle se débattit, s’arracha à son étreinte et se rua vers la porte de la chambre à coucher.

Quelqu’un qui, de toute évidence, avait écouté à la porte, recula vivement. Irène, hébétée, aperçut une étrangère, la toilette en désordre, qui détourna aussitôt la tête. Édouard s’était élancé derrière l’intruse qu’il croyait réellement folle, pour empêcher un malheur, mais déjà elle sortait de la chambre. « Pardon », murmura-t-elle. Elle était tout à fait désorientée. Elle ne s’expliquait plus rien, un dégoût infini et une immense lassitude l’envahissaient.

— Pardon, répéta Irène devant le regard inquiet d’Édouard. Demain… Demain vous comprendrez tout… Aujourd’hui je n’y comprends plus rien moi-même. – Elle lui parlait comme à un étranger. Rien ne lui rappelait avoir appartenu à cet homme, à peine sentait-elle encore qu’elle existait. Elle se débattait dans un chaos plus grand encore que jamais, elle ne savait plus qu’une chose : on mentait quelque part. Mais elle était trop lasse pour penser encore, trop lasse pour chercher à savoir. Elle descendit l’escalier les yeux fermés, comme un condamné marche à la guillotine.

❧

Quand elle sortit, la rue était sombre. Peut-être m’attend-elle là- bas, pensa-t-elle, peut-être le salut va-t-il venir au dernier moment. Elle avait presque envie de joindre les mains et prier un Dieu oublié depuis longtemps. Oh ! s’il lui était possible de se procurer deux mois de répit encore, de façon à atteindre l’été ! Elle pourrait alors vivre en paix, loin de sa persécutrice, au milieu des prés et des champs. Ses yeux fouillèrent avec curiosité dans la nuit. Il lui sembla apercevoir là-bas, sous une porte cochère, une silhouette qui guettait, mais comme elle approchait l'ombre recula sous le portail. Un instant elle pensa reconnaître son mari. Pour la deuxième fois ce jour-là, elle croyait le sentir dans la rue lui et son regard. Elle ralentit sa marche pour mieux se rendre compte. Mais la silhouette disparut tout à fait. Elle avançait, inquiète, avec une l'étrange sensation d'un regard brûlant sur sa nuque. Une fois elle se retourna. Mais elle vit personne.

Une pharmacie était tout près. Elle y entra avec un léger frisson. Le pharmacien prit l'ordonnance et se mit à la préparer. Rien n'échappait aux yeux d'Irène durant ces brèves minutes : la balance scintillante, les poids mignons, les petites étiquettes, et en haut dans les armoires la rangée d'essences aux noms latins bizarres qu'elle épelait inconsciemment du regard. Elle entendait le tic-tac de l'horloge, sentait le parfum spécial, l'odeur fade et un peu grasse des médicaments ; soudain elle se rappela qu'enfant elle demandait toujours à sa mère de l'envoyer à la pharmacie, parce qu'elle aimait cette odeur et que la vue de tous ces bocaux miroitants lui était agréable. En même temps elle se souvint avec effroi qu'elle avait oublié de faire ses adieux à sa mère, et elle eut pitié de la pauvre femme, qui serait terrifiée en apprenant la nouvelle. Mais déjà le pharmacien comptait les gouttes claires qui coulaient d'un bocal ventru dans un flacon bleu. Elle regardait, immobile, la mort passer d'un récipient dans l'autre, un frisson glaçait ses membres. Comme en proie à une sorte d'hypnose, ses yeux suivaient les doigts du préparateur qui enfonçaient maintenant le bouchon dans le flacon plein et collaient une bande de papier autour de la fiole dangereuse. La pensée de la chose sinistre qui allait se passer fascinait et paralysait ses sens.

« Deux couronnes », dit le pharmacien. Elle sortit de son immobilité et jeta autour d'elle un regard absent. Puis elle plongea la main dans son sac pour y prendre la somme. Tout était encore confus en elle, elle regardait son argent et s'attardait machinalement à le compter.

À cet instant, elle se sentit empoignée par le bras. Des pièces de monnaie tintèrent sur le comptoir. Une main s'avança à côté d'elle et s'empara du flacon.

Elle se retourna. Son regard se figea. C'était son mari qui était là. Il serrait les lèvres, son visage était livide, et la sueur mouillait son front.

Elle faillit s'évanouir et dut se cramponner au comptoir. Aussitôt elle comprit que c'était bien lui qu'elle avait vu dans la rue et qui la guettait sous la porte cochère, son pressentiment ne l'avait point trompée.

« Viens », lui dit-il d'une voix sourde et étranglée. Elle le regarda fixement, et s'étonna au fond d'elle-même de lui obéir. Elle le suivit sans s'en rendre compte.

Ils marchaient côte à côte – sans se regarder. Il tenait toujours la fiole dans la main. En route il s'arrêta et s'essuya le front. Elle ralentit le pas, sans le vouloir ni le savoir. Mais elle n'osait pas le regarder. Ni l'un ni l'autre ne soufflaient mot. Le tumulte de la rue déferlait entre eux.

Dans l'escalier il la fit passer devant lui. Dès qu'elle ne fut plus à son côté, elle chancela. Elle s'arrêta et s'accrocha à la rampe. Il lui prit le bras. Ce contact la fit tressaillir, et elle monta vite les dernières marches.

Elle se rendit dans sa chambre. Il la suivit. Les murs étaient sombres, on ne distinguait plus les objets. Ils ne se parlaient toujours pas. Il déchira le papier qui enveloppait le flacon, déboucha celui-ci, le vida et le lança violemment dans un coin de la pièce. En entendant ce bruit du verre, elle tressaillit.

Ils continuaient à se taire. Elle devinait qu'il se maîtrisait, elle le devinait sans le voir. Enfin il s'approcha d'elle, tout près d'elle. Elle sentait son souffle pénible et voyait l'éclat de ses yeux dans l'obscurité de la chambre. Elle s'attendait à l'explosion de sa colère et tremblait déjà sous le geste dur de sa main. Son cœur parut s'arrêter, seuls ses nerfs vibraient comme des cordes tendues, tout en elle se préparait au châtiment, elle le désirait presque. Mais il se taisait encore, et, avec un étonnement sans fin, elle se rendit compte qu'il n'était pas en colère.

— Irène, dit-il, et sa voix avait une extraordinaire douceur, pendant combien de temps encore allons-nous nous faire souffrir ?

Alors éclatèrent soudain, avec une violence inouïe, en un cri sauvage et fou, tous les sanglots maîtrisés et refoulés des dernières semaines. On eût dit qu'intérieurement une main furieuse l'avait empoignée et la secouait avec force, au point qu'elle chancela comme une personne ivre et serait tombée si son mari ne l'avait pas retenue.

— Irène, Irène, fit-il – la voix se faisait de plus en plus douce, de plus en plus tendre, pour essayer d'apaiser la tempête désespérée de ses nerfs.

Seuls des sanglots lui répondaient, des explosions de douleur qui la bouleversaient des pieds à la tête. Il la conduisit près du sofa et y étendit son corps palpitant. Les membres de la malheureuse semblaient secoués par des décharges électriques, cependant que des ondes de froid et de chaleur passaient sur sa chair martyrisée. Tendus à l'extrême depuis des semaines, les nerfs d'Irène n'avaient pu résister plus longtemps et la souffrance déchaînée faisait rage dans son corps impuissant.

En proie à l'émotion la plus intense, il la tenait dans ses bras, il lui prit ses mains froides, baisa sa robe et sa nuque, doucement d'abord, puis sauvagement, avec passion et angoisse ; mais le corps recroquevillé se contractait toujours et les sanglots ne cessaient point. Il lui toucha le visage, il était glacé et baigné de larmes, il passa la main sur les veines des tempes qui saillaient. Une peur indicible l'envahit. Il s'agenouilla pour lui parler joue contre joue.

« Irène – il l'avait reprise dans ses bras – pourquoi pleures-tu... maintenant... maintenant que tout est fini... Pourquoi te tourmentes-tu encore... Tu n'as plus rien à craindre... Elle ne reviendra plus... Jamais... »

De nouveau le corps de la malheureuse se convulsa violemment. Il eut un frémissement d'horreur devant ce désespoir déchirant. Il lui semblait qu'il l'avait assassinée. Et la couvrant de baisers il se mit à lui balbutier des mots confus d'excuses :

« Non... Jamais plus... Je te le jure... Je ne pouvais pas penser que tu en serais effrayée à ce point... Je ne voulais que te rappeler... te rappeler à ton devoir...

Pour que tu le quittes… Pour toujours… Que tu reviennes à nous… Je n’avais pas d’autre moyen lorsque j’appris la chose par hasard… Je ne pouvais pourtant pas te le dire moi-même… Je croyais… Je croyais toujours que tu reviendrais… C’est pourquoi je t’ai envoyé cette femme, qui devait t’y pousser…

C’est une pauvre fille, une actrice congédiée… Elle ne voulait pas s’y prêter, mais j’ai insisté… Je vois que j’ai eu tort… Mais je voulais tant que tu reviennes… Je t’ai toujours montré que j’étais prêt à te pardonner… que je ne désirais rien d’autre que cela… mais tu ne m’as pas compris… Je ne voulais pas… te pousser si loin… J’ai moi-même bien souffert de voir tout cela… J’ai surveillé tous tes pas… C’est à cause des enfants, tu le sais, rien qu’à cause d’eux que je devais t’obliger à revenir… Mais maintenant que tout est terminé… Tout est réparé… »

Elle entendait, provenant d’un lointain infini, des mots qui résonnaient sourdement à son oreille et qu’elle ne comprenait pas. Un bruit montait en elle, qui assourdissait tout, ses sens n’étaient plus qu’un chaos où tout s’évanouissait. Elle sentait bien des effleurements, des baisers, des caresses, et aussi ses propres larmes refroidies, mais son sang bourdonnait de plus en plus fort ; il tintait à présent avec une violence qui rappelait le bruit de cloches sonnant à toute volée. Elle perdit connaissance. Lorsqu’elle sortit de son évanouissement elle se rendit confusément compte qu’on la déshabillait, elle vit à travers un nuage le visage doux et anxieux de son mari. Puis elle glissa dans les ténèbres du sommeil sans rêves dont elle était privée depuis si longtemps.

◆

Lorsque le lendemain matin, elle ouvrit les yeux, il faisait déjà clair dans la chambre. Elle sentit aussi en elle une clarté : plus de nuages devant ses yeux, un sang calme coulait dans ses veines. Elle essaya de se rappeler ce qui s'était passé, mais tout lui apparaissait encore être un rêve, sans consistance, sans liens, irréel, comme lorsqu'on vole en rêvant et, pour se convaincre qu'elle ne dormait pas, elle se tâta les mains.

Soudain elle sursauta, effrayée : la bague brillait à son doigt. Alors, elle vit les choses sous leur jour exact.. Les paroles confuses entendues dans son demi-évanouissement et le pressentiment sourd de jadis, qui n'avait jamais osé se transformer en pensée ou soupçon, s'enchaînèrent tout à fait. Elle comprit tout d'un seul coup, les questions de son mari, la stupéfaction de son amant, toutes les mailles du réseau terrible où elle s'était laissé prendre se défirent. L'amertume et la honte l'envahirent, ses nerfs se remirent à trembler, et elle regretta presque de s'être réveillée.

Des rires retentirent à côté. Les enfants étaient déjà debout et se livraient à leurs ébats tapageurs, tels des oiseaux saluant la naissance du jour. Elle distinguait nettement la voix du petit garçon, et se rendit compte pour la première fois, avec étonnement, de sa ressemblance avec celle de son père. Un léger sourire effleura ses lèvres et s'y posa. Elle ferma les yeux et resta immobile pour mieux jouir de tout cela, qui était sa vie et désormais aussi son bonheur. Elle souffrait encore un peu mal, mais c'était une souffrance heureuse et pleine de promesses, semblable à ces blessures qui vous brûlent si fort avant de se cicatriser définitivement.

FIN

La Peur
(titre original : *Angst,* 1920),
nouvelle de Stefan Zweig (1881-1942),
traduite de l'allemand par Alzir Hella (1881-1953),
est extraite du recueil éponyme
paru aux éditions Grasset,
à Paris, en 1935.

ISBN : 978-2-89816-221-3
© Vertiges éditeur, 2020
– 1222 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org